

Œuvre intégrale : Victor Hugo, *Les Châtiments*, 1853.

Problématique : Comment Victor Hugo met-il la poésie au service de ses idées ?

Poèmes étudiés en classe

1. *Les Châtiments*, II, 3, "Souvenir de la nuit du quatre", Jersey, 2 décembre 1852.
2. *Les Châtiments*, III, 3, "Fable ou Histoire", septembre 1852 (Poème écrit à Jersey).
3. *Les Châtiments*, VII, 17, "Ultima verba" (Les sept dernières strophes).

**Victor Hugo (1802-1885), *Les Châtiments*, II, 3,
"Souvenir de la nuit du quatre", Jersey, 2 décembre 1852**

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
 Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
 On voyait un rameau bénit sur un portrait.
 Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
 5 Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
 Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
 Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
 Il avait dans sa poche une toupie en buis.
 On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
 10 Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
 Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
 L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
 Disant : "Comme il est blanc ! approchez donc la lampe !
 Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe !"
 15 Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
 La nuit était lugubre ; on entendait des coups
 De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
 - Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
 Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
 20 L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
 Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
 Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
 Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
 Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
 25 Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
 "Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
 Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !
 Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
 Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
 30 C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
 A tuer les enfants maintenant ? Ah ! mon Dieu !
 On est donc des brigands ? Je vous demande un peu,
 Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
 Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
 35 Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
 Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
 Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
 Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
 De me tuer au lieu de tuer mon enfant !"

- 40 Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
 Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
 "Que vais-je devenir à présent, toute seule ?
 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
 Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
- 45 Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
 L'enfant n'a pas crié vive la République."
 Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
 Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.
- Vous ne compreniez point, mère, la politique.
- 50 Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
 Est pauvre, et même prince ; il aime les palais ;
 Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
 De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
 Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
- 55 La Famille, l'Église et la Société ;
 Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
 Où viendront l'adorer les préfets et les maires,
 C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères,
 De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
- 60 Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

**Victor Hugo (1802-1885), *Les Châtiments*, III, 3, "Fable ou Histoire",
 Jersey, septembre 1852**

- Un jour, maigre et sentant un royal appétit,
 Un singe d'une peau de tigre se vêtit.
 Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.
 Il avait endossé le droit d'être féroce.
- 5 Il se mit à grincer des dents, criant : Je suis
 Le vainqueur des halliers ⁽¹⁾, le roi sombre des nuits !
 Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines ;
 Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,
 Égorgea les passants, détruisa la forêt,
- 10 Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.
 Il vivait dans un antre ⁽²⁾, entouré de carnage.
 Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.
 Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :
 Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;
- 15 Devant moi tout recule et frémit, tout émigre,
 Tout tremble ; admirez-moi, voyez, je suis un tigre !
 Les bêtes l'admiraient, et fuyaient à grands pas
 Un belluaire ⁽³⁾ vint, le saisit dans ses bras,
 Déchira cette peau comme on déchire un linge,
- 20 Mit à nu ce vainqueur, et dit : Tu n'es qu'un singe !

1. Groupe de buissons serrés et touffus.

2. Une caverne.

3. Dompteur de bêtes féroces. Dans l'Antiquité, gladiateur qui combattait les fauves dans l'arène. Le mot désigne ici Victor Hugo.

Victor Hugo, *Les Châtiments*, VII, 17, 1853

"Ultima verba (1)"

(Les sept dernières strophes)

Mes nobles compagnons, je garde votre culte ;
 Bannis, la république est là qui nous unit.
 J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte
 Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit !

5 Je serai, sous le sac de cendre (2) qui me couvre,
 La voix qui dit : malheur ! la bouche qui dit : non !
 Tandis que tes valets te montreront ton Louvre,
 Moi, je te montrerai, César, ton cabanon (3).

10 Devant les trahisons et les têtes courbées,
 Je croiserai les bras, indigné, mais serein.
 Sombre fidélité pour les choses tombées,
 Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain !

15 Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
 Ô France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
 Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
 Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !

20 Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
 France ! hors le devoir, hélas ! j'oublierai tout.
 Parmi les éprouvés je planterai ma tente.
 Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
 Sans chercher à savoir et sans considérer
 Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
 Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

25 Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
 Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla (4) ;
 S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
 Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là (5) !

1. En latin "Derniers mots".

2 Attributs du prophète Mardochée (Bible, Esther, IV, 1) : "Mardochée, ayant appris cela, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendres ; et jetant de grands cris au milieu de la place de la ville, il faisait éclater l'amertume de son cœur".

3. Cellule où l'on enferme les fous dangereux.

4. Ce dictateur romain est resté célèbre pour ses massacres, ses proscriptions et ses confiscations de biens. Il tenta sans doute d'instaurer à Rome une monarchie impériale.

5. La devise de la famille Clermont-Tonnerre (*Etiam si omnes, ego non*), a été parodiée par Hugo, qui a songé à faire figurer sur un mur de sa maison de Guernesey : *Si omnes, Hugo non*.

Groupement de textes : Poète, es-tu bête ?

Problématique : Pourquoi le poète choisit-il un animal pour en faire le héros d'un récit ?

1. Alfred de Musset, *La Nuit de mai*, 1835.
2. Charles Baudelaire, "L'Albatros", *Les Fleurs du mal*, 1861.
3. Francis Ponge, "Le Papillon", *Le Parti pris des choses*, 1942.

Alfred de Musset, *La Nuit de mai*, 1835.**LA MUSE**

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
 5 Ses petits affamés courent sur le rivage
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie
 En secouant leurs becs sur leurs goitres ⁽¹⁾ hideux.
 10 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieus.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
 En vain il a des mers fouillé la profondeur ;
 15 L'Océan était vide et la plage déserte ;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 20 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 25 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
 Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
 30 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
 35 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
 Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
 Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
 Leurs déclamations sont comme des épées :
 40 Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
 Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

1. Au sens propre, augmentation de volume de la glande thyroïde, dans sa totalité ou sous forme de nodules, qui déforme la partie antérieure du cou. Le bec du pélican est pourvu d'une poche extensible.

Charles Baudelaire, "L'Albatros", *Les Fleurs du mal*, 1857.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
 Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
 Qui suivent, indolents ⁽¹⁾ compagnons de voyage,
 Le navire glissant sur les gouffres amers.

5 A peine les ont-ils déposés sur les planches,
 Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
 Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
 Comme des avirons traîner à côté d'eux.

10 Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
 L'un agace son bec avec un brûle-gueule ⁽²⁾,
 L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

15 Le Poète est semblable au prince des nuées
 Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
 Exilé sur le sol au milieu des huées,
 Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

1. Indolent signifie à la fois "Qui manque de sensibilité morale, qui n'est touché de rien, indifférent, insensible" et "Qui évite de se donner de la peine, de faire des efforts, paresseux".

2. Pipe de marin à tuyau très court.

Francis Ponge, "Le Papillon", *Le Parti pris des choses*, 1942.

De nombreux poètes s'attachent à réfléchir le monde, au double sens optique (réfléter) et intellectuel (penser). Leur poésie témoigne d'une présence humble et immédiate à l'univers matériel et sensible, dans la conscience de la précarité des êtres et des choses.

Dans un célèbre recueil de poèmes en prose, Le Parti pris des choses, Ponge témoigne d'une attention scrupuleuse, sans lyrisme ni pathétique, aux choses ordinairement négligées comme aux créatures les plus fragiles. Jouant souvent avec humour du nom qui le désigne, il entend en effet transformer l'objet de son attention en "objet".

Le Papillon

Lorsque le sucre élaboré dans les tiges surgit au fond des fleurs, comme des tasses mal lavées, - un grand effort se produit par terre d'où les Papillons tout à coup prennent leur vol.

5 Mais comme chaque chenille eut la tête aveuglée et laissée noire, et le torse amaigri par la véritable explosion d'où les ailes symétriques flambèrent,

Dès lors le papillon erratique ne se pose plus qu'au hasard de sa course, ou tout comme.

10 Allumette volante, sa flamme n'est pas contagieuse. Et d'ailleurs, il arrive trop tard et ne peut que constater les fleurs écloses. N'importe : se conduisant en lampiste, il vérifie la provision d'huile de chacune. Il pose au sommet des fleurs la guenille atrophiée qu'il emporte et venge ainsi sa longue humiliation amorphe de chenille au pied des tiges.

Minuscule voilier des airs maltraité par le vent en pétale superfétatoire, il vagabonde au jardin.

Textes complémentaires :

- ↳ Tradition et modernité, deux odes :
 Pierre de Ronsard (1524-1585), "Bel Aubépin", *Odes* (IV, 22), 1550, et Francis Ponge (1899-1988), "Ode inachevée à la boue", *Pièces*, 1962 (texte de 1942).
 ↳ Tristan Corbière, "Le Crapaud", *Les Amours jaunes*, 1873.

Deux odes

Ronsard, "Bel Aubépin".
 Ponge, "Ode inachevée à la boue".

**Pierre de Ronsard (1524-1585),
Odes (IV, 22), 1550.**

"Bel aubépin"

- Bel aubépin ⁽¹⁾, fleurissant,
 Verdissant
 Le long de ce beau rivage,
 Tu es vêtu jusqu'au bas
 Des longs bras
 6 D'une lambruche ⁽²⁾ sauvage.
- Deux camps de rouges fourmis
 Se sont mis
 En garnison sous ta souche.
 Dans les pertuis ⁽³⁾ de ton tronc
 Tout du long
 12 Les avettes ⁽⁴⁾ ont leur couche.
- Le chantre rossignolet
 Nouvelet ⁽⁵⁾,
 Courtisant sa bien-aimée,
 Pour ses amours alléger
 Vient loger
 18 Tous les ans en ta ramée ⁽⁶⁾.
- Sur ta cime, il fait son nid
 Tout uni
 De mousse et de fine soie,
 Où ses petits écloront,
 Qui seront
 24 De mes mains la douce proie ⁽⁷⁾.
- Or vis gentil aubépin,
 Vis sans fin,
 Vis sans que jamais tonnerre,
 Ou la cognée ⁽⁸⁾, ou les vents,
 Ou les temps
 30 Te puissent ruer ⁽⁹⁾ par terre.

1. Arbuste épineux à fleurs odorantes blanches, appelé aujourd'hui aubépine. 2. Vigne. 3. Trous. 4. Abeilles. 5. Le jeune rossignol qui chante (chantre = chanteur). 6. Feuillage. 7. Que je prendrai de mes mains. 8. Hache. 9. Jeter.

**Francis Ponge (1899-1988),
Pièces, 1962 (texte de 1942).**

Ode inachevée à la boue

- La boue plaît aux cœurs
 nobles parce que
 constamment méprisée.
 Notre esprit la honnit ⁽¹⁾,
 nos pieds et nos roues
 5 l'écrasent. Elle rend la marche
 difficile et elle salit : voilà ce
 qu'on ne lui pardonne pas.
- C'est de la boue ! dit-on
 des gens qu'on abomine ⁽²⁾,
 ou d'injures basses et
 10 intéressées ⁽³⁾. Sans souci de
 la honte qu'on lui inflige, du tort
 à jamais qu'on lui fait. Cette
 constante humiliation, qui la
 mériterait ? Cette atroce
 persévérance !
- 15 Boue si méprisée, je t'aime.
 Je t'aime à raison du ⁽⁴⁾ mépris
 où l'on te tient.
- De mon écrit, boue au sens
 propre, jaillis à la face de tes
 20 détracteurs ⁽⁵⁾ !
- Tu es si belle, après l'orage
 qui te fonde ⁽⁶⁾, avec tes ailes
 bleues ! [...]

1 honnir : mépriser, couvrir de honte.
 2. abominer : avoir en horreur, détester.
 3. intéressées : calculées, pour arriver à ses fins. 4. à raison du : en proportion du.
 5. tes détracteurs : ceux qui te critiquent.
 6. L'eau de pluie engendre la boue, la "fonde" ; on peut fonder une ville.

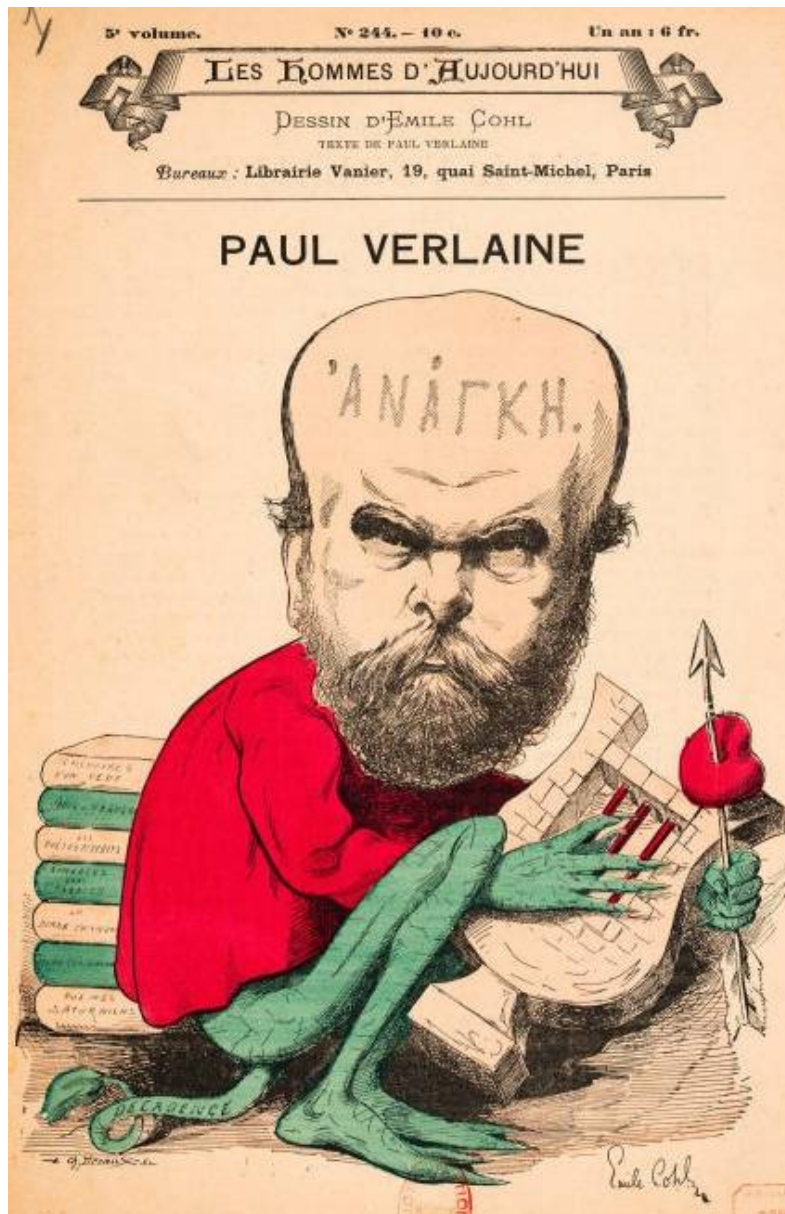


Faustin Betheder, *Victor Hugo le Grand*
(Victor Hugo écrasant Louis-Napoléon au lendemain de la bataille de Sedan).

Dernière strophe de "Toulon" (1), *Les Châtiments*, I, 2.

Va, maudit ! Ce boulet que, dans les temps stoïques,
Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,
Mettait dans les canons de ses mains héroïques,
Tu le traîneras à ton pied.

1. En 1793, le capitaine Napoléon a rendu Toulon à la République.



Le Crapaud

Un chant dans une nuit sans air...
 - La lune plaque en métal clair
 Les découpures du vert sombre.

5 ... Un chant ; comme un écho, tout vif
 Enterré, là, sous le massif...
 - Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

- Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,
 Près de moi, ton soldat fidèle !
 Vois-le, poète tondu, sans aile,
 10 Rossignol de la boue... - Horreur ! -

... Il chante. - Horreur !! - Horreur pourquoi ?
 Vois-tu pas son œil de lumière...
 Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.

 Bonsoir - ce crapaud-là c'est moi.

Ce soir, 20 Juillet.

Tristan Corbière, *Les Amours jaunes*, 1873.

◀ Paul Verlaine, caricature par Émile Cohl parue dans *Les Hommes d'aujourd'hui* vers 1893.